

Vous êtes levite, laissez-moi-êtr Samaritain: la vertu chez Voltaire
‘Vous êtes levite, laissez-moi-êtr Samaritain’: virtue in Voltaire

Ana Luiza Reis Bedê¹

RÉSUMÉ

Dans le *Dictionnaire philosophique* émerge l’idée de vertu comme bienfaisance en dépit des notions de vertu diffusées par la religion chrétienne. Voltaire non seulement défendait l’importance de la sociabilité liée à la vertu, mais lui-même a lutté contre l’injustice dans de célèbres affaires judiciaires à partir de 1762. De cette façon, il a su, à la fois, « écrire » et « agir ». Dans cet article, nous analyserons sa lettre datée du 1^{er} mars 1765 adressée à Damilaville, où une partie de l’argumentation de Voltaire reste tributaire du Nouveau Testament. Le patriarche de Ferney, auteur de critiques caustiques contre les Écritures, emploie, néanmoins, la *parabole du Bon Samaritain* afin d’explicitier sa haute mission de philosophe.

MOTS-CLÉS: Nouveau Testament. Lumières. Correspondance. Engagement.

ABSTRACT

In Dictionnaire Philosophique emerges the idea of virtue as charity despite under concepts preached by the Christian religion. Voltaire not only defended the importance of sociability related to virtue, but he himself fought against injustice in the famous court cases from 1762. In this way, he expressed consonance between « writing » and « to act ». In this article, we will analyse the letter dated 1 March 1765 addressed to Damilaville, wher part of Voltaire’s argument remains dependent of the New Testament. The patriarch of Ferney, author caustic criticism against Scripture uses, however, the parable of the Good Samaritan to show the high mission of the philosopher.

KEYWORDS: *New Testament. Enlightenment. Correspondence. Commitment.*

Un des livres les plus polémiques de Voltaire reste sans aucun doute le *Dictionnaire philosophique* (1764) publié sans le nom de l’auteur car ses propos hostiles à l’église catholique et aux religions, d’une façon générale, déconcertent même les athées les plus acharnées du XXI^{ème} siècle. Il semble difficile, voire impossible, de résumer cet ouvrage, car il s’agit d’un dictionnaire, il convient, néanmoins, de cerner le public auquel il s’adressait. D’après Laurence Macé (2008):

Dès 1752, son choix s’est porté sur la forme du dictionnaire qui est celle du savoir positif, celle aussi qui, depuis Bayle, avait accompagné l’essor de l’esprit critique. Forme commode, consultable, idéalement conçue pour le lecteur du XVIII^e siècle qui s’est lassé des gros in-folios qui ornent les bibliothèques savantes et depuis peu celles de l’honnête homme, dont son texte va jouer pour surprendre son lecteur, l’entraîner, l’amener à adhérer l’espace d’une page, d’une entrée de dictionnaire, d’une séquence d’articles au moins- car l’auteur rebat sans cesse les

¹ Pós-doutora pela Universidade de Paris-IV Sorbonne- Centre d’Études de la Langue et de la Littérature Française du XVII^{ème} et du XVIII^{ème} siècle (CELLF)- CAPES (2015-2016). Pós- doutora pelo Programa em Estudos Linguísticos, Literários e Tradutológicos em Francês na Faculdade de Filosofia, Letras e Ciências Humanas da Universidade de São Paulo. E-mail: lulibede@uol.com.br.

cartes et rien n'est jamais définitivement acquis- au projet qui est le sien. (MACE, 2008, p. 11).

Le lecteur ne peut qu'être frappé par la présence de la Bible dans les textes voltairiens. Dans la monumentale correspondance de ce dernier, sur les contes, dans ses nombreux pamphlets et dans les textes historiques le livre sacré des chrétiens demeure un objet de commentaires érudits, de réflexions acides et bien entendu de moqueries et de sarcasmes, de la part du philosophe. D'après François Bessire, la présence de la Bible, dans la correspondance de Voltaire, surpasse les citations des Anciens et des auteurs du Grand Siècle. Parmi 15.482 lettres, 2007 comportent des citations ou des allusions bibliques. Ces missives sont adressées surtout à Catherine II de Russie et à Frédéric II de Prusse, parmi les têtes couronnées. Il y en a aussi un nombre considérable adressé aux "frères" du parti des philosophes: Helvétius, Turgot, Damilaville, d'Alembert et Condorcet. Les références du philosophe à la Bible concernent presque la totalité des livres de l'Ancien Testament et tous les livres du Nouveau.

Dans sa correspondance, nous pouvons observer l'intention de Voltaire de placer le livre millénaire et sacré de ses adversaires au même niveau à celui des oeuvres littéraires. Dans ses lettres, néanmoins, nous ne reconnaissons pas facilement les allusions et les citations faisant référence à l'Ancien Testament. En effet, des centaines des passages sont incompréhensibles pour un lecteur non averti. Ainsi, la perception de l'effet critique, railleur, dithyrambique et parfois lyrique qui en ressort restait très difficile à identifier pour ceux qui ne détenaient pas une certaine culture et qui n'étaient pas au courant des principales polémiques de l'époque.

Dans le cas du *Dictionnaire philosophique*, 30 articles sont consacrés à la Bible, d'après François Bessire:

Même s'ils sont fort bien documentés, les articles bibliques du *Dictionnaire philosophique* sont aussi éloignés que possible de ceux des dictionnaires existants. La liberté de ton qui y règne et la lecture dépréciative qui y est faite des Écritures les en éloignent radicalement. C'est que Voltaire ne propose rien moins à son lecteur qu'une révolution du point de vue: il s'agit de déplacer un texte presque unanimement considéré comme porteur de vérité du côté de l'erreur et de la fable. (BESSIRE, 2008, p. 81).

La publication de cet ouvrage a suscité de nombreuses réactions. Outre de ne pas présenter de signature (comme la plupart des oeuvres polémiques voltairiennes), tout le

monde savait qu'il venait de la fabrique de Ferney. En 1766, les juges d'Abbeville ont condamné à mort le chevalier de La Barre et le *Dictionnaire philosophique* a été également condamné à être brûlé avec le corps du chevalier.

Ainsi, le lecteur accoutumé aux saillies de Voltaire contre la Bible a été d'autant plus frappé, en voyant la façon poétique avec laquelle le philosophe s'empare de passages des Écritures pour sensibiliser son interlocuteur à l'occasion de l'affaire Calas.

Beaucoup d'autres textes voltairiens regorgent des citations péjoratives, acides, blessantes, pour dire le minimum à l'égard de la Bible. Il suffit de jeter un coup d'oeil sur *Le sermon des cinquante* (1749) – un des textes les plus agressives contre les Écritures, pour ne citer qu'un exemple.

Dans l'article « Vertu » du *Dictionnaire Philosophique*, le philosophe rappelle les vertus cardinales (la prudence, la force, la justice et la tempérance) et théologiques (la foi, l'espérance et la charité) qui peuvent contribuer à aider l'homme à parvenir à une existence meilleure et à s'assurer la vie éternelle. Mais, selon Voltaire, dans une échelle de valeur, l'individu vertueux est celui qui fait le bien, qui porte secours aux autres hommes, afin d'appuyer son argumentation, le patriarche cite Saint Paul. En effet, au XIII^{ème} chapitre de la première Épître de Saint Paul aux Corinthiens, l'apôtre explique que la charité est encore meilleure que la foi et l'espérance:

La charité est patiente, elle est douce et bienfaisante. La charité n'est point envieuse, elle n'est point téméraire et précipitée, elle ne s'enfle point d'orgueil. Elle n'est point dédaigneuse, elle ne cherche point ses propres intérêts, elle ne se pique et ne s'aigrit de rien, elle n'a point de mauvais soupçons. (SELLIER, 1990, XIII, 4, 5)²

Voltaire retient surtout l'idée de « bienfaisance » soulignée par Saint Paul. D'ailleurs, dans d'autres extraits du *Dictionnaire Philosophique* cette notion de charité est mise en évidence.³ Dans l'article « Fausseté des vertus humaines », nous lisons:

Qu'est-ce que la vertu, mon ami? C'est de faire du bien: fais-nous-en, et cela suffit. Alors nous te ferons grâce du motif. Quoi! Selon toi il n'y aurait nulle différence entre le président de Thou et Ravaiillac, entre Cicéron et ce Popilius auquel il avait sauvé la vie, et qui lui coupa la tête

² Toutes les citations des Écritures dans cet article sont tirées de *La Bible*. Traduction de Louis-Issac Lemaître de Sacy. Établie par Philippe Sellier. Paris: Robert Laffont, 1990.

³ Jacques Domenech affirme que « [...] il [Voltaire] se moque du dualisme spiritualiste des vertus cardinales et théologiques qu'il refuse comme de la fausse monnaie. La vraie vertu est éminemment sociale et pratique. » In « Vertu » (DELON, 1997, p. 1086).

pour de l'argent? Et tu déclareras Épictète et Porphyre des coquins pour n'avoir pas suivi nos dogmes? (VOLTAIRE, 1964, p. 373)⁴

Le motif qui pousse quelqu'un à faire le bien reste secondaire ou dérisoire. Ce qui importe vraiment, c'est l'action en soi. Si le bienfaiteur avait l'intention de devenir célèbre, aimé, riche ou puissant, cela ne concerne que lui. Cette position devient claire à la fin de l'article « Vertu »:

Quelques théologiens disent que le divin empereur Antonin n'était pas vertueux; que c'était un stoïcien entêté, qui, non content de commander aux hommes, voulait encore être estimé d'eux; qu'il rapportait à lui-même le bien qu'il faisait au genre humain; qu'il fût toute sa vie juste, laborieux, bienfaisant, par vanité, et qu'il ne fût que tromper les hommes par ses vertus; je m'écrie alors: « Mon Dieu, donnez-nous souvent de pareils fripons! » (VOLTAIRE, 1964, p. 374).

Il faut souligner que cette idée soutenue par le patriarche de Ferney ne correspondait pas à la pensée dominante des philosophes de son époque. Rousseau, par exemple, défendait la vision de vertu existante à Sparte. L'auteur des *Confessions* mettait en valeur la discipline et le respect des lois qu'impliquait la vertu, au détriment du culte des Arts à Athènes:

Le tableau de Lacédémone est moins brillant. Là, disaient les autres peuples, *les hommes naissent vertueux, et l'air même du pays semble inspirer la vertu*. Il ne nous reste de ses habitants que la mémoire de leurs actions héroïques. De tels monuments vaudraient-ils moins pour nous que les marbres curieux qu'Athènes nous a laissés? (ROUSSEAU, 1968, p. 41)

Alors, Voltaire non seulement a soutenu l'idée de vertu liée à la bienfaisance, mais a, lui-même, témoigné de cette croyance surtout après avoir atteint l'âge mûr. Une des périodes les plus significatives de sa longue existence qui révèlent son inquiétude à l'égard d'autrui reste sa participation décisive au procès Calas. Il ne s'agit pas ici, bien entendu, d'épiloguer sur la célèbre affaire toulousaine, du reste très connue. Nous essayerons de montrer, comment Voltaire se sert d'une parabole du Nouveau Testament pour discourir

⁴ A propos de la rhétorique employée par Voltaire, Sylvain Menant explique: « Ce choix rhétorique, ancien et profondément lié à la culture et à la formation de Voltaire, éclaire sans doute le dessein du *Dictionnaire philosophique*. Il ne s'agit pas de mener dans ce livre un débat méthodique et démonstratif contre la tradition chrétienne et les apologes modernes.[...] Il faut entraîner un lecteur mondain, muni de lectures fragmentaires et d'une connaissance routinière du christianisme. » (1995, p. 185).

sur sa propre participation à un des plus fameux scandales juridiques de l’Ancien Régime. Il s’agit de la lettre du premier mars 1765 adressée à son ami et collaborateur Damilaville.

Le philosophe a souvent stigmatisé la Bible, mais cela ne l’a pas empêché de concevoir de vraies homélies provoquant une émotion à fleur de peau. Si d’un côté sa position irrévérente à l’égard de la Bible est sa posture la plus courante, d’un autre côté le patriarche de Ferney est capable d’influencer ses lecteurs par le maniement ingénieux des Écritures en créant une allocution originale et très poétique. Nous lirons la lettre à Damilaville dans cette perspective. Il s’agit d’un très beau témoignage de Voltaire à la fin de l’affaire Calas. Dans cette missive, le philosophe rapporte les raisons qui l’ont amené à faire passer, au second plan, ses pièces de théâtre, la révision de son oeuvre, sa vie sociale et son jardin.

Nous considérons cette lettre un libelle par excellence, un succédané de l’épître⁵. Voltaire s’adresse à Damilaville, néanmoins, il s’agit d’une lettre destinée à être reproduite et distribuée dans Paris. Son ami l’avait questionné sur le motif de son engagement dans les procès de Calas et de Sirven, voici le début du texte: Premier mars 1765, au château de Ferney

J’ai dévoré, mon cher ami, le nouveau mémoire de M. de Beaumont sur l’innocence des Calas; je l’ai admiré, j’ai répandu des larmes, mais il ne m’a rien appris; il y a longtemps que j’étais convaincu, et j’avais eu le bonheur de fournir les premières preuves. Vous voulez savoir comment cette réclamation de toute l’Europe contre le meurtre juridique du malheureux Calas, roué à Toulouse, a pu venir d’un petit coin de terre ignoré, entre les Alpes et le mont Jura, à cent lieues du théâtre où se passa cette scène épouvantable. Rien ne fera peut-être mieux voir la chaîne insensible qui lie tous les événements de ce malheureux monde. Sur la fin de mars 1762, un voyageur qui avait passé par le Languedoc, et qui vint dans ma retraite à deux lieues de Genève, m’apprit le supplice de Calas, et m’assura qu’il était innocent. Je lui répondis que son crime n’était pas vraisemblable, mais qu’il était moins vraisemblable encore que des juges eussent sans aucun intérêt fait périr un innocent par le supplice de la roue (VOLTAIRE, 1981).

⁵ «Voltaire ne trouve pas seulement dans la Bible des citations parmi d’autres qui illustrent ses propos ou des motifs littéraires qu’il adapte ou qu’il juge, il lui emprunte aussi un modèle épistolaire, celui de l’épître. Lettre à réception collective destinée aux premières communautés chrétiennes, l’épître obéit à une forme très régulière, héritage adapté de la lettre antique. Elle comporte systématiquement *intitulatio* et *adscriptio* au début suivies de remerciements et de souhaits ; elle se termine par une salutation, précédé le plus souvent d’exhortations aux destinataires » (Bessire, 1999, pp.173, 174). Plus loin, il ajoute : « Les similitudes entre la situation de Voltaire et celle des auteurs d’épîtres, le magistère intellectuel et moral qu’il exerce à distance rendent le rapprochement avec les épîtres particulièrement efficace et plaisant. » (p. 174).

Dans l'exorde de cette réponse, l'auteur parle de lui-même comme étant inconnu et vivant dans une petite ville. Il emploie une périphrase qui attire l'attention sur cet endroit peu important « [...] un petit coin de terre ignoré [...] ».

La phrase qui annonce le récit « rien ne fera peut-être mieux voir la chaîne insensible qui lie tous les événements de ce malheureux monde » traduit un sentiment d'absurde avant la lettre, puisque entre reconnaître la « chaîne insensible » de la vie humaine et se rendre compte que notre existence n'a pas de sens il n'y a qu'un pas. Son pessimisme, toutefois, ne l'a pas empêché de choisir un positionnement ferme. La suite de la lettre est incisive:

Mais quel fut mon étonnement lorsque, ayant écrit en Languedoc sur cette étrange aventure, catholiques et protestants me répondirent qu'il ne fallait pas douter du crime des Calas! Je ne me rebutai point. Je pris la liberté d'écrire à ceux mêmes qui avaient gouverné la province, à des commandants de provinces voisines, à des ministres d'Etat; tous me conseillèrent unanimement de ne me point mêler d'une si mauvaise affaire; tout le monde me condamna, et je persistai: voici le parti que je pris (VOLTAIRE, 1981).

L'affirmation catégorique: « tous me conseillèrent unanimement de ne me point mêler d'une si mauvaise affaire » renvoie à l'idée qu'il faut avoir une compétence institutionnelle pour s'occuper de la justice, un poète et dramaturge ne devrait pas se mêler d'un domaine qui n'est pas le sien. Au poète serait réservé le rôle d'écrire pour le plaisir de ses contemporains, de la même façon, les décisions politiques appartenaient au roi et à ses ministres. Voltaire ne suit pas cette voie. Rappelons ici le beau discours de Paul Valéry en 1944:

Voltaire, lui, n'avait à espérer ni siège dans une Assemblée législative, ni quelque portefeuille de ministre. Et donc, qu'on le veuille ou non, qu'on l'aime ou non, tout s'est passé, dans ce dernier tiers de sa vie, comme s'il n'eût été guidé et mû que par le seul souci du bien public. (VALÉRY, 1957, p. 528).

On a beau essayé de le dissuader, Voltaire persiste et se mêle d'une affaire qui apparemment ne le concerne pas. Il agit et met à l'épreuve son statut. Son image d'écrivain engagé ne s'oppose pas à sa stratégie prudente

Il ne s'agit pas d'une contradiction de l'auteur, mais d'une manoeuvre pour sensibiliser des citoyens de différentes provenances. Lorsque Voltaire écrivait une lettre, il avait en tête ses lecteurs virtuels, la plupart d'entre eux étaient catholiques. Dans ce

sens, malgré ses attaques contre la superstition et le fanatisme, il évite d'employer l'expression « écrasez l'infâme⁶ » comme il le faisait d'habitude dans ses lettres à Damilaville. Dans le billet qui accompagne ce libelle, cependant, il écrit à son collaborateur de Paris:

« écrasez l'infâme »

Mon cher philosophe, peut-être que la lettre que je vous envoie sur les Calas et sur les Sirven fera quelque effet sur les bonnes âmes[...] mon regret en mourant sera de n'avoir pu crier avec vous dans un souper
Écrasez l'infâme

Dans un passage de cette missive, Voltaire résume les moments cruciaux du procès et il conclut que pour la première fois les sages ont vaincu les fanatiques. La réhabilitation de Calas, toutefois, n'avait pas rassuré le philosophe, puisque le Parlement de Toulouse s'occupait d'un autre procès d'origine religieuse. Il'agissait de l'affaire Sirven à laquelle Voltaire s'intéressa, après celle de Calas.

Pierre-Paul Sirven était un feudiste protestant qui vivait avec sa femmes et ses filles à Castres près de Toulouse. En 1760, la cadette Élisabeth s'enfuit pour entrer au couvent car elle avait l'intention de se convertir à la religion catholique. Au bout de quelques mois, elle fut obligée de retourner chez ses parents en raison d'un problème mental.

Élisabeth disparut le 15 décembre 1761. Elle fut retrouvée quinze jours plus tard, noyée dans un puits. Le capitoul demanda la prison pour les Sirven en janvier 1762, trois mois seulement après le suplice de Jean Calas. Après avoir résumé l'affaire Sirven dans sa missive, le patriarche ajoute:

Ces deux événements tragiques, arrivés coup sur coup, ne sont-ils pas, mon ami, des preuves de cette fatalité inévitable à laquelle notre misérable espèce est soumise? Vérité terrible, tant enseignée dans Homère et dans Sophocle mais vérité utile, puisqu'elle nous apprend à nous résigner et à savoir souffrir (SIRVEN, 1761).

Dans cette digression, transparaisent, en filigrane les concepts de moira (destiné) et d'ananké (nécessité), d'après lesquels l'homme ne peut rien contre ce qui lui est prédestiné. Ainsi, pour les Grecs il n'existait aucun espoir de rédemption. Encore une fois

⁶ Cette expression désigne la superstition et le fanatisme.

le sentiment de l'absurde émerge et révèle l'inquiétude qui parfois envahit le philosophe. À la suite de cette lettre, son pessimisme cède la place à la foi dans l'action:

Vous dirai-je que, tandis que le désastre étonnant des Calas et des Sirven affligeait ma sensibilité, un homme, dont vous devinerez l'état à ses discours, me reprocha l'intérêt que je prenais à deux familles qui m'étaient étrangères. De quoi vous mêlez-vous? me dit-il; laissez les morts ensevelir leurs morts. Je lui répondis: j'ai trouvé dans mes déserts l'Israélite baigné dans son sang, souffrez que je répande un peu d'huile et de vin sur ses blessures: vous êtes Lévite, laissez-moi être Samaritain. Il est vrai que pour prix de mes peines on m'a bien traité en Samaritain; on a fait un libelle diffamatoire sous le nom d'*Instruction pastorale et de Mandement*; mais il faut l'oublier, c'est un jésuite qui l'a composé. Le malheureux ne savait pas alors que je donnais asile à un jésuite. Pouvais-je mieux prouver que nous devons regarder nos ennemis comme nos frères?

Nous remarquons une référence à Luc X, 25-37, dans laquelle Jésus raconte la parabole du bon Samaritain pour illustrer la façon d'identifier le prochain. Lorsque Voltaire écrit « un homme dont vous devinerez l'état à ses discours », il se réfère très probablement à Adam, le jésuite qui vivait au château de Ferney. Adam faisait la messe dans une église dont la façade portait la phrase *Deo erixit Voltaire*. Le Philosophe n'hésitait pas à suivre les sacrements de l'église romaine afin d'obtenir la sympathie de la population locale et d'éviter la persécution des puissants.

La parabole racontée par Jésus aborde l'histoire d'un citoyen qui descendait la route de Jérusalem pour se rendre à Jéricho. Il tomba entre les mains des voleurs qui le frappèrent et l'abandonnèrent blessé à terre. Un prêtre qui avait pris le même chemin le vit et ne fit rien. Ensuite, un Lévite a eu la même conduite que le prêtre:

Mais un Samaritain, passant son chemin, vint à l'endroit où était cet homme; et l'ayant vu, il en fut touché de compassion: Il s'approcha donc de lui, il versa de l'huile et du vin dans ses plaies, et les banda; et, l'ayant mis sur son cheval, il l'amena dans l'hôtellerie, et eut soin de lui. Le lendemain il tira deux deniers, qu'il donna à l'hôte, et lui dit: Ayez bien soin de cet homme; et tout ce que vous dépenserez de plus, je vous le rendrai à mon retour. Lequel de ces trois vous semble-t-il avoir été le prochain de celui qui tomba entre les mains des voleurs? (SAINT-LUC, X, 33-37)

Le Samaritain porte secours à un Juif, tout en sachant que les Israélites méprisaient ses compatriotes. Lorsque Jésus parle d'un étranger qui aide quelqu'un ayant une autre foi

religieuse, il met en relief la tolérance. En effet, la parabole aborde un des messages les plus importants du Nouveau Testament- le rôle de la charité. Ici, l'amour fraternel se situe juste après l'amour porté à Dieu.

Le passage suivant de cette lettre libelle révèle la principale mission du philosophe selon Voltaire. Il ne suffisait pas de montrer du doigt les blessures, il fallait les guérir: «Je n'ai donc fait, dans les horribles désastres des Calas et des Sirven, que ce que font tous les hommes; j'ai suivi mon penchant. Celui d'un philosophe n'est pas de plaindre les malheureux, c'est de les servir ». On peut remarquer la différence entre le ton grave, solennel et émotif de cette lettre destinée au public et l'élocution satirique de plusieurs panflets comme *Le sermon des cinquante*.

L'écriture caustique cède la place à une plaidoirie pour les droits des persécutés. Pour galvaniser les lecteurs, Voltaire a recours à l'émotion. Le choix d'un des passages les plus connus du Nouveau Testament montre la volonté du philosophe d'être compris par une partie de la population non érudite. La parabole de Jésus permet à Voltaire de justifier son secours à la famille Calas. Concernant l'intervention de Voltaire dans l'affaire Calas, John Renwick affirme:

Alea jacta. L'Histoire encore une fois est là pour confirmer l'importance de cette résolution aux conséquences quasi-épiques qui va donner à toute sa vie ultérieure une nouvelle dimension, et certainement un sens nouveau. La défense des Calas innocents est une urgence manifeste: malgré le fait qu'il soit sollicité de toutes parts [...] il se jette corps et âme dans cette lutte qui sera désormais- sous divers angles- la sienne, et qu'il façonnera à son gré. Pendant les trois longues années à venir, il fera (et devra faire) appel à trois attributs qui, grâce à l'affaire Calas, à ses vicissitudes et lenteurs, se préciseront chez lui encore davantage: son courage moral, sa ténacité, son énergie. (RENEWICK, 1999, p. XII).

Le combat de Voltaire pour lutter contre la superstition a eu comme instruments le texte écrit et l'action. La lutte du philosophe et de ses pairs trouve un parallèle dans la mission des évangélistes, dont la tâche majeure consistait prêcher la parole de Dieu.

La forte présence de la Bible reste un des traits les plus importants de la correspondance de Voltaire. Les textes du patriarche sont lus avec méfiance. En effet, nous y voyons toujours un intérêt dissimulé, une intention cachée, un mot d'esprit sousentendu. Méfiance compréhensible par rapport à un philosophe qui se référait aux

progrès des Lumières comme la « propagation de la foi ». Il ne serait pas faux d'affirmer, ainsi, que la Bible, non seulement a été un objet de diatribes mais aussi une source d'éléments formels et thématiques pour soutenir l'argumentation de Voltaire à faveur des persécutés.

Pour Voltaire, finalement, écrire était aussi synonyme de combattre. Lorsqu'il déclare à Jacob Vernes « J'écris pour agir », il ne s'agissait pas d'une phrase visant à impressionner ses lecteurs, mais d'un précepte à suivre. L'idée de vertu du philosophe était tout à fait cohérente avec sa vie, lors de ses dernières années. Ce n'est pas un hasard si en 1772, il a écrit dans sa « Épître à Horace »: « J'ai fait un peu de bien, c'est mon meilleur ouvrage ».

Bibliographie

BESSIRE, François. *La Bible dans la correspondance de Voltaire*. Oxford , Voltaire Foundation, 1999.

_____. « La Bible dans le *Dictionnaire philosophique*. » In *Lectures du Dictionnaire philosophique*. Sous la direction de Laurence Macé. Rennes: Presses Universitaires de Rennes, 2008, pp. 81- 104.

BIBLE. Traduction de Lemaître de Sacy. Paris, Éditions Robert Laffont, 1990.

DICTIONNAIRE EUROPEEN DES LUMIERES. Sous la direction de Michel Delon. Paris, Presses Universitaires de France, 1997.

LECTURES DU DICTIONNAIRE PHILOSOPHIQUE. Sous la direction de Laurence Macé. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, 2008.

MENANT, Sylvain. « La rhétorique dans le Portatif », *Revue d'histoire littéraire de la France*, Paris, PUF2/1995 (n° 95) , p. 177-186.

ROUSSEAU, Jean-Jacques. *Discours: les lettres et les arts, les origines de l'inégalité*. Paris, Bordas, 1968.

VALÉRY, Paul. *Oeuvres*. édition établie et annotée par Jean Hytier. Paris, Gallimard, 1957, t. I.

VOLTAIRE. *Dictionnaire philosophique*. Paris, Flammarion, 1964.

VOLTAIRE. *Correspondances* (jan.1763-mar. 1765). Texte établit et notes de Theodore Besterman. Paris, Gallimard, 1981.

VOLTAIRE. *Traité sur la tolérance*. Édition établie par John Renwick. Oxford : Voltaire Foundation, 1999.

Recebido em : 20/06/2016

Aceito em : 20/07/2016